

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE SAVOIE

Réponse au discours de réception de M. Michel Fattal

13 décembre 2024

Cher nouveau confrère,

Votre discours de réception au sein des membres titulaires de notre Académie, vient de nous offrir une nouvelle et convaincante démonstration de votre double appétence : celle pour la philosophie grecque qui, près de 40 années durant, a imprégné votre exemplaire engagement professoral universitaire ; celle aussi pour cette Savoie dont vous êtes devenu un enfant, en revisitant une œuvre d'un de nos plus emblématiques poètes romantiques, grand chantre de ses paysages de lacs et de montagnes.

Vous avez fait choix de nous replonger au temps où, lycéens, nous faisons nos humanités. L'un des moments forts de nos cours de philosophie était celui du récit de l'exécution de la sentence de mort frappant Socrate.

Ce récit nous ouvrait les portes de l'enceinte judiciaire athénienne où se tenaient les audiences de l'Héliée, ce tribunal populaire composé de 6000 citoyens volontaires masculins, tirés au sort annuellement et, au sein desquels, pour chaque affaire, étaient désignés, également par le sort, 501 d'entre eux.

C'est devant cette juridiction populaire, précurseuse de nos cours d'assises contemporaines, que comparait Socrate, un certain jour de février ou mars de l'an 399 avant notre ère. Il doit répondre d'un acte d'accusation visant le contenu de sa pensée et de son enseignement qui mettrait en péril, aux dires de ses procureurs, les croyances religieuses fondant le fonctionnement de la démocratie d'Athènes.

On attend de lui un discours de défense réfutant les griefs articulés à son encontre. Il n'en est rien. Socrate évoque sa vie et les convictions qui l'animent, tente de les faire partager. Parmi ses juges, certains y voient de

l'arrogance. Finalement c'est par 281 voix sur 501 qu'il est déclaré coupable. Majorité indubitable certes, mais qui n'efface pas que 220 citoyens jurés n'ont pas trouvé matière à condamnation.

Mais c'est la peine de mort venant sanctionner ce délit d'opinion devenu crime d'Etat qui va interpeler la postérité, au point de faire dire, en 2013, à Paulin Isnard, spécialiste français de l'histoire politique et sociale de la Grèce antique : « *La condamnation à mort de Socrate (...) est dans la conscience commune, le péché originel de la démocratie* ».

Cette peine de mort frappant Socrate demeure surtout dans nos mémoires par les circonstances de son exécution.

Dans sa cellule de la prison d'Athènes, attendant sa mise à mort, Socrate a été autorisé à recevoir la visite de sa femme et de ses disciples. Vous nous avez rappelé que l'un d'eux, Citron, lui propose d'organiser son évasion mais il s'y refuse car il ne saurait être question pour lui de se soustraire aux lois de la cité. Il préfère donner à ses disciples un ultime enseignement sur la mort.

Puis vient l'heure ultime, Socrate prend un bain. L'homme ayant reçu mission de lui donner la mort par empoisonnement à la cigüe, lui tend la coupe contenant le liquide létal. Sans frémissement, il prend la coupe et la vide. Il marche dans sa cellule comme il lui a été conseillé, pour hâter la diffusion du poison.

Sentant que ses jambes s'alourdissent, il rejoint sa couche et s'étend. L'homme qui a apporté la cigüe se penche sur lui et tâte ses bras et ses jambes. Puis il serre avec force un de ses pieds et l'interroge. Il répond qu'il ne sent rien. Percevant bientôt que le froid remonte vers son cœur, il a soudain une réminiscence ; il se tourne vers son disciple Citron qui éploré se tient à son chevet : « *Citron, nous devons un coq à Ascepius. Prends soin de le payer* ». Il ferme les yeux et passe de vie à trépas.

Récit chevaleresque, chanson de geste qui produisait une sorte de sidération émotive chez les adolescents que nous étions. Récit qui a nourri la plume de maints auteurs, en France notamment, à partir surtout du XVIII^e siècle, avec les pièces de théâtre de Voltaire « La mort de Socrate », jouée en 1759, et celle de Collot d'Herbois « Le procès de Socrate ou le régime des anciens temps » écrite en 1791.

Vous nous avez rappelé, cher confrère, la toile magistrale, réalisée en 1787, par le peintre français Jacques-Louis David, offrant une saisissante vision des derniers moments du philosophe.

Ajoutons y encore deux films italiens de Corrado d'Errico et Roberto Rossellini réalisés respectivement en 1939 et 1971 et cette liste est loin d'être exhaustive

Oui, la condamnation et la mort de Socrate interpellent et émeuvent. Déjà, en l'an 45 avant notre ère, Cicéron dans son « De natura deorum » confessait : « *Que dire de Socrate dont la mort me bouleverse chaque fois que je lis Platon ?* »

Car c'est Platon, dont Socrate, son aîné de 40 ans, avait été le premier maître à penser, qui se fit un devoir filial de narrer le passage à la mort de celui sans lequel il n'aurait point embrassé la philosophie.

Vous nous avez rappelé que Platon, malade, n'était pas présent au moment où Socrate a bu la ciguë. Aussi a-t-il transcrit le récit de Phédon d'Élis, disciple du philosophe qui avait recueilli le témoignage d'Échécrate, autre philosophe, qui était aux côtés de leur maître commun au moment où celui-ci avait rendu le dernier soupir.

Mais pour Platon, derrière le récit factuel du trépas, c'est la sérénité de son maître devant le passage de la vie à la mort, qui a aiguë sa réflexion philosophique.

Il va consigner celle-ci dans un écrit qu'il va intituler Phédon, du nom de ce témoin qui a assuré la transmission mémorielle de l'évènement dramatique. Car cette mort de Socrate interpelle Platon sur l'âme, l'immortalité, le lien âme-corps, en un mot la condition humaine.

Et c'est à propos de cette mort de Socrate que vous faites entrer en scène, cher confrère, notre poète Lamartine qui enfant, un soir d'été, au milieu des frondaisons de sa terre natale de Milly, en avait entendu, pour la première fois, le récit fait par un ami de sa famille.

Ce récit qu'il relira plusieurs fois durant son adolescence, va susciter chez lui interpellation et méditation, au point de l'inciter, à l'âge de 33 ans, à

prendre la plume pour en faire un poème philosophique, à propos duquel vous venez de nous entretenir savamment.

Vous l'avez fait en nous rapportant un procès fait à Lamartine, posant à celui qui voudrait s'ériger en juge, la problématique suivante : « Lamartine a-t-il traduit ou trahi la pensée de Platon ? ».

Avec la connaissance experte qui est la vôtre, vous nous en fournissez la réponse à l'issue d'une pénétrante démonstration.

Vous nous rappelez d'abord que les détracteurs de Lamartine lui reprochent sans le dire mais tout en le disant, d'oser s'adonner à une poésie philosophique, alors que la poésie est intrinsèquement subjective, à l'opposé de la philosophie dont les concepts tendent à une objectivité quasi scientifique.

Sans omettre d'analyser chacune des critiques articulées à l'encontre du poème lamartinien consacré à la mort de Socrate, vous présentez un convaincant plaidoyer pour la défense du poète. En invitant d'abord les critiques à abandonner nos lunettes contemporaines pour replacer l'œuvre dans son époque et son courant littéraire.

Et vous nous conduisez à nous interroger sans détour : n'est-ce pas parce qu'il fait une lecture chrétienne de la philosophie platonicienne... n'est-ce pas parce que, ce faisant, il donne une prévalence à la foi sur la raison que Lamartine dérange ?

Je n'entrerai pas plus avant dans la substantifique moelle du magistral amphitheâtre de philosophie que vous venez de nous offrir, en venant en défense de l'amant de notre lac du Bourget qui disait de sa poésie qu'elle était « un chant de l'âme », comme vous l'avez rappelé. J'ai hâte, en effet, de parler de vous dont la modestie vous rend si discret sur vos titres et mérites.

Vous êtes né sur l'autre rive de la Grande Bleue, dans l'égyptienne Alexandrie, où votre père tenait un important cabinet médical. Sa famille originaire du Liban avait migré en Egypte comme bien d'autres. Il avait fait ses études chez les Jésuites au Caire puis s'était orienté vers la médecine. Se spécialisant dans la pneumologie, il s'était retrouvé en France pour exercer dans un sanatorium du plateau d'Hauteville, dans le département de

l'Ain. Puis il avait regagné l'Égypte et s'était rapidement distingué au sein du corps médical d'Alexandrie, devenant notamment le médecin de l'importante colonie italienne que comptait la ville.

Mais de l'Égypte vous ne pouvez garder qu'un souvenir diffus car en l'été 1956, vous n'avez que deux ans, ce pays est ébranlé par la guerre consécutive à la nationalisation du canal de Suez par le raïs Gamal Abdel Nasser. Votre famille décide alors de regagner le Liban .

C'est donc à Beyrouth que vous allez accomplir vos études, plus précisément au lycée français qui réunit les enfants de l'aristocratie locale.

Votre baccalauréat en poche, à l'issue de brillantes études secondaires, vous pourriez vous orienter vers la médecine dans la perspective de succéder à votre père qui a pris la direction d'une clinique dans la capitale libanaise.

Mais c'est vers une licence de philosophie que vous portez votre choix. Vous voici donc sur les bancs de la faculté de philosophie de Beyrouth dont les enseignements sont assurés par des professeurs de l'Université française de Lyon III qui, n'en doutons pas, aiguïsent votre curiosité et vos affects pour notre pays.

Aussi, à l'issue de la première année, vous avez 20 ans, faites-vous l'annonce à votre famille d'une décision que vous avez prise et qui n'a pas dû manquer de l'interpeller. Celle de partir en France, pour y poursuivre vos études, sans rien solliciter des vôtres, dans la résolution de faire l'apprentissage de la vie en subvenant à vos besoins.

Vous voici donc quittant le Liban, sachant que les 300 francs que vous avez en poche, ne seront qu'un provisoire viatique et qu'il vous faudra assumer votre devenir. Et vous allez y parvenir, en épousant une vie qui ne vous a jamais quitté : celle d'une relation distanciée avec la soif de réussite matérielle, une vie de plaisirs simples, en un mot l'existence de ces philosophes grecs que vous affectionnez déjà.

C'est à la faculté de Strasbourg que vous poursuivez votre cursus universitaire , couronné en 1980, vous n'avez que 26 ans , par la soutenance

d'une thèse de doctorat intitulée : « *Histoire du concept de logos d'Homère à Héraclite et Protagoras* » pour laquelle vous obtenez la mention très bien.

Parmi les membres de votre jury, figure le professeur Jacques Frère, proche de Pierre Aubenque, spécialiste d'Aristote, professeur d'histoire de la philosophie ancienne qui, à l'université Paris-Sorbonne, dirige le centre de recherches sur la pensée antique. Jacques Frère vous incite à rejoindre ce centre.

Dès la lecture de votre thèse, Pierre Aubenque, enthousiasmé par elle, vous ouvre les portes de son laboratoire. Et durant plus de dix années, vous allez devenir son bras droit. Vous voici donc de plain-pied dans la vie active comme chercheur au CNRS et à la Sorbonne.

Vous allez bientôt faire montre de vos aptitudes pour l'enseignement en assurant le cours de philosophie aux élèves de terminale du lycée Jeanne d'Arc à Colombes.

Sonne 1987 avec la publication de votre premier ouvrage, préfacé par Pierre Aubenque : « *Pour un nouveau langage de la raison. Convergence entre l'Orient et l'Occident* ». Vous entrez désormais dans la cour des grands spécialistes français de la philosophie grecque.

Naturellement vous aspirez à obtenir l'habilitation à diriger des recherches, cet HDR comme on la désigne habituellement, qui dans l'échelle de nos diplômes universitaires occupe la place éminente.

Il vous faut, pour ce faire, vous soumettre à une nouvelle soutenance de thèse. Vous auriez souhaité évidemment que celle-ci soit chaperonnée par Pierre Aubenque mais celui-ci n'est plus en fonctions depuis 1990. C'est donc Jean-François Mattei, qui occupe la chaire de philosophie à l'université de Nice, qui va présider aux destinées de la thèse que vous allez soutenir avec brio consacré au Logos dans la philosophie grecque. Cette habilitation à diriger des recherches va vous conduire à vous intéresser avec passion au philosophe Plotin, dont vous allez devenir nationalement et internationalement le spécialiste incontesté.

Mais où est la Savoie dans cette ascension professionnelle ? Je répondrai fort peu académiquement par le titre d'un roman « Cherchez la femme » .

Car c'est envers Elisabeth votre épouse que nous sommes débiteurs de l'honneur de vous compter, ce jour, parmi nous.

C'est en 1984, alors que vous logez à la cité internationale universitaire de Paris, que vous faites connaissance d'une autre résidante. C'est Elisabeth, une jeune bretonne qui prépare le diplôme de professeur de l'institut national des jeunes sourds.

Votre destin avec elle est bientôt scellé. Son diplôme obtenu, la voici professeur à l'institut des jeunes sourds de Metz. Mais son séjour en Lorraine n'est que de courte durée car elle postule et obtient bientôt une mutation à l'Institut des jeunes sourds de Cognin qui a acquis grand renom au niveau national.

Sa vie et la vôtre sont dorénavant celles de ces voyageurs au long cours que sont les usagers hebdomadaires de la SNCF, bercées par les allés retour de weekend tantôt en direction de Paris pour elle, tantôt en direction de Chambéry pour vous.

Et c'est à cet instant que la magie va s'opérer. Je parle bien de magie car le mot n'est pas trop fort pour ceux qui vous fréquentent. Cette magie a un nom : l'amour de Chambéry et de la Savoie.

Vous m'en avez donné une explication qui tient en plusieurs mots : l'ambiance, la taille humaine de la ville, l'air qu'on y respire, la sérénité de la vie, la sociabilité de ses habitants.

En quelque sorte, vous faites votre célèbre appréciation de Jean-Jacques Rousseau dans le livre V de ses Confessions : *« C'est dommage que les chambériens ne soient pas riches ou peut-être serait-ce dommage qu'ils le fussent car, tels qu'ils sont, c'est le meilleur et le plus sociable peuple que je connaisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie, dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry »*

Cette inspiration de l'auteur du Contrat Social tient peut-être à la proximité spatiale de votre domicile chambérien avec l'hôtel du Comte de Saint Laurent où celui-ci a partagé des jours heureux avec Madame de Warens.

Vous demeurez, en effet, en l'Hôtel de Cordon, rue Saint-Réal, dont les vastes pièces que vous occupez pourraient renvoyer les échos du bal qu'y donna le roi Henry IV, un certain jour de l'an 1600, alors que ses troupes faisaient le siège du fort de Montmélian. Au cœur du Vieux Chambéry, vous affermissez vos définitives épousailles avec la Savoie.

Aussi, lorsqu'un jour, à l'issue d'un des multiples colloques où vous ne cessez de briller, un professeur de l'université Pierre Mendès France de Grenoble vous interroge pour savoir si vous accepteriez de rejoindre son établissement pour prendre en charge un cours d'agrégation sur Plotin, votre réponse ne se fait pas attendre.

Et lorsqu'un poste de maître de conférences en philosophie ancienne et médiévale devient vacant dans cette université dauphinoise, vous vous empressez de postuler. Sur 60 candidats vous remportez la palme.

Pour vous Grenoble est devenu la banlieue de Chambéry.

Alors votre vie va être simple et aura deux maîtres : l'engagement professionnel et le soin des vôtres.

L'engagement professionnel c'est d'abord- on l'a déjà dit - l'enseignement, dans l'exercice d'une authentique vocation de pédagogue empreinte d'une paternelle bienveillance pour vos étudiants. Car vous êtes un homme pétri de bienveillance et de délicatesse, pour lequel l'attention à autrui n'est pas un vain mot.

C'est aussi la recherche qui est votre ressort de vie. Ne confessiez-vous pas un jour à une journaliste grenobloise qui vous interviewait. « *Lorsque je ne philosophe pas, je suis malheureux. Plus que la recherche fondamentale, c'est la relation à l'autre et au cosmos qui m'intéresse. M'appuyer sur une méthode rigoureuse pour tenter de répondre à des questions existentielles me permet d'accéder à une forme de bonheur.* »

Cette recherche philosophique, m'avez-vous dit, me fait entrer en intimité avec mes maîtres à penser, Plotin et Platon notamment.

Mais vous entrez dans cette intimité d'une manière inattendue. Vous n'êtes pas un savant Cosinus claquemuré entre quatre murs, dans une méditation coupée du monde. Votre ouverture aux autres, dans la vie quasi ascétique

dont vous avez fait choix, imprime invariablement chaque heure de vos jours et saisons. Un lever aux aurores, à 4 heures 30 du matin, une traversée à pied de Chambéry silencieux, encore endormi, pour rallier le café de la gare qui est, en quelque sorte, votre premier cabinet d'étude du jour.

Parce que vous ressentez ce besoin de contact avec l'autre, vous aimez l'ambiance bigarrée des travailleurs du matin qui s'y retrouvent, leurs échanges, la chaleur humaine qui se dégage d'eux, la relation qui s'établit avec eux, en habitué des lieux que vous êtes. A la manière de Montaigne qui lors de ses voyages hors de France affectionnait de « se jeter aux tables les plus épaisses d'étrangers », vous avez besoin de ce contact avec la réalité des êtres et des choses qui fait de vous un philosophe à pâte humaine.

Je vous demandais un jour comment vous pouviez travailler, lire, méditer, au milieu des conversations d'un café. Vous m'avez répondu : « *Le bruit extérieur est un contre point à mon silence intérieur* ». Votre vie du matin au soir est donc une vie où votre existence socratique est pour vous une forme d'épicurisme. Et cet art de vivre est au service de votre insatiable soif de nourrir votre réflexion philosophique.

Seriez vous ainsi une sorte de stakhanoviste de la recherche dans la discipline qui est la vôtre, réduisant votre personne à un esprit brillant mais décharné ? Nenni car, je l'ai dit, le soucis des vôtres, de votre famille et notamment de votre épouse et vos deux filles Marie et Anna dont la réussite professionnelle fait votre légitime fierté, ne cesse de vous habiter. Elles partagent toutes trois votre vision de la vie inspirée par ce vers d'un poème de Lamartine : « *Rien n'est vil, rien n'est grand, l'âme en est la mesure* ».

Je dois aussi évoquer un autre de vos crédos : « *Mens sana in corpore sano* » qui vous voit trouver votre équilibre dans la pratique du sport et le contact avec la nature. Qui peut deviner derrière le professeur de philosophie, le maître-nageur qui durant sa période parisienne améliorerait l'ordinaire, durant les weekends, en enseignant la natation à la piscine du Sofitel Balard ? Qui peut devinez derrière le savant, l'homme fendant l'onde de nos lacs savoyards ou celui arpentant en famille les collines et vallons de la cluse de Chambéry ?

Il y a quelques temps, un article du Dauphiné Libéré dressant de vous un portrait flatteur, s'intitulait « Les deux vies de Michel Fattal ».

Oui c'est l'homme les pieds sur terre et la tête dans les étoiles que vous êtes, qui affiche une carte de visite de productions scientifiques dont l'importance impressionne et que je ne peux qu'évoquer cursivement :

22 ouvrages importants, certains traduits en italien et en polonais,

Une cinquantaine d'études publiées dans des revues spécialisées, certaines traduites dans six langues

Des interventions à plus de soixante collèges de philosophie en France et à l'étranger

Membre de différents comités scientifiques de revues spécialisées ou de collections d'ouvrages à Turin, Milan et Venise

Expert en philosophie ancienne auprès du ministère de la recherche, de 2003 à 2007

Membre de la section philosophie du Conseil national des Universités de 2007 à 2011

Professeur invité permanent à la chaire Archail de l'Unesco

Comment s'étonner que l'Académie des Sciences Morales et Politiques ait fait choix de vous et de votre ouvrage sur « *Platon et Plotin Relation Logos Intuition* » pour l'attribution de son Prix Charles Lyon-Caen qui vous é été solennellement remis sous la coupole du quai Conti, le 17 novembre 2014. Et comment s'étonner que notre modeste Académie de Savoie vous ait admis au rang de ses membres correspondants en 2019 puis associés, en 2021. Vous lui avez déjà fait bénéficier de deux importantes communications publiées dans nos mémoire académiques. Je ne doute pas qu'elles seront suivies de bien d'autres, à l'heure où vous avez accédé à l'éméritat et où a pris fin la servitude quasi quotidienne de vos voyages ferroviaires à destination de l'Université de Grenoble.

Par vous, l'Académie de Savoie renoue avec l'accueil en son sein d'un philosophe. Elle n'en comptait plus depuis le décès de Gilbert Durand, l'emblématique disciple de Bachelard, co-fondateur du Centre de recherche

sur l'imaginaire. Par les temps qui courent, nous avons besoin de respirations de l'esprit et de contemplations d'esthétiques du dedans.

En vous, cher confrère, nous savons que nous pourrons les trouver. Soyez donc accueilli avec chaleur en notre Académie.

Jean-Olivier Viout

Président honoraire de l'Académie de Savoie